

P O L A R

# MI JIANXIU



## La diplomatie du panda

 ***l'aube***  
NOIRE



## LA DIPLOMATIE DU PANDA

La collection *L'Aube noire*  
est dirigée par Manon Viard

Ouvrage édité par Marion Hennebert

L'auteur tient à remercier  
la Région Occitanie / Pyrénées-Méditerranée.



© Éditions de l'Aube, 2019  
[www.editionsdelaubes.com](http://www.editionsdelaubes.com)

ISBN 978-2-8159-2967-7

Mi Jianxiu

**La diplomatie du panda**

roman

*éditions de l'aube*

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Dans la série des Enquêtes du juge Li :*

JAUNE CAMION, 2005 ; l'Aube noire poche, 2016

ROUGE KARMA, 2005 ; l'Aube noire poche, 2017

LES MORTS NE SE MARIENT JAMAIS, 2009 ; l'Aube noire  
poche, 2019

FANG XIAO DANS LA TOURMENTE, 2016

## Liste des principaux personnages

- LI JIANJIA : Juge de tribunal populaire de Chongwen  
XIAOYUN : Femme de Li Jianjia  
XIAOYU : Fille de Xiaoyun et Li Jianjia  
PENG YETAI : inspecteur de police  
PO YANGTOU : agent de police  
CAPITAINE KOU : chef du commissariat de Qianmen  
SAN QIAO : juge collègue de Li  
WANG FULIN : collègue de travail de Xiaoyun  
WANG JIAN : mari de celle-ci  
TANG LE TEIGNEUX (Tang Youfa) : proxénète  
MU PANGFA et ZHANG LIUMIN : flics ripoux  
SAN PUREN : ancien nom du gouverneur devenu Pang Dekuai  
MO LIFANG : ancien maire de la commune de Daoya  
HU LIANG : secrétaire du parti local  
GUAN QU : Secrétaire du Bureau de production céréalière  
GUO HAOXI : chef de la brigade de production céréalière  
SUN GELING ou GUO GELING (maîtresse de Hu et femme de Guo Haoxi) : présidente de la section des femmes  
PU XIANGKANG : responsable de la cantine  
PU LITONG : son petit-fils. Ouvrier  
GUO FUREN : cousin de Guo Haoxi

GUO MOLI : père de Guo Furen

TIAO LU : interprète à Daoya

MME LIU : responsable de crèche

LIU LIUBO : fils de la responsable de crèche

HUAN LE MAUVAIS : chef des miliciens

JUILLET 1960

**L**e blé les cachait du chemin. Ils s'étaient aimés dans une des parcelles où n'était prévu aucun travail aujourd'hui.

En tant que sommet de la hiérarchie au village de Daoya, le secrétaire du Comité provincial supervisait les travaux et passait avant le secrétaire du Bureau des céréales. Il s'était assuré que personne ne viendrait traîner par ici. Sa maîtresse et lui s'étaient éclipsés pendant que tout le monde vaquait à ses tâches et ils avaient pris du bon temps. Il sentait la chaleur du soleil de juillet sur ses fesses. La femme du chef de la brigade de production céréalière soupirait d'aise sous lui. Comblé, il se releva sur un coude et entendit des pas sur le chemin en contrebas. Il mit un doigt sur la bouche pour signifier à sa maîtresse qui ronronnait comme un chat de se taire. Il se dressa prudemment sur les genoux, leva lentement la tête par-dessus les épis maigres et la baissa promptement. Il avait reconnu la silhouette du chef de la brigade de production céréalière à sa haute taille et à sa maigreur remarquable.

« C'est ton mari qui vient de passer », souffla-t-il à sa maîtresse.

Des yeux paniqués s'agrandirent dans le visage rond de la femme, et sa petite bouche s'entrouvrit.

« Mais, il n'était pas censé être en train de récolter le blé de la parcelle 15 ? souffla-t-elle.

— Si ! Et je me demande bien ce qu'il fait ici, dit le secrétaire en fronçant les sourcils.

— Peut-être qu'il sait pour nous et qu'il nous cherche ? avança-t-elle.

— Je ne vois pas comment il aurait su. »

Le secrétaire enfila son pantalon à croupetons et se releva à nouveau. Le mari s'éloignait sur le chemin, une houe sur l'épaule.

« Rhabille-toi, dit-il, et retourne au village. Surtout, que personne ne te voie. File ! »

Il quitta le champ pendant que la jeune femme enfilait ses vêtements et descendit sur le chemin creusé d'ornières. Le chef de brigade avait une centaine de mètres d'avance sur lui et le secrétaire le suivit sans le perdre de vue, mais en se cachant chaque fois qu'un détour du chemin le permettait. De hautes herbes et des arbres bordaient maintenant le sentier qui menait vers les collines, et le secrétaire progressait à couvert. Une fois, le chef de brigade se retourna, mais le secrétaire, prudent, ne fut pas aperçu.

« Où peux-tu bien aller ? fit-il à voix basse comme s'il s'adressait directement à son rival : qu'est-ce que tu peux bien comploter ? »

Une dernière fois, le chef de brigade regarda derrière lui, puis il posa sa houe et s'avança au milieu d'une parcelle sauvage. Le secrétaire progressait lentement, épiant l'homme qui marchait hors du chemin en regardant le sol. Le secrétaire s'approcha autant qu'il le pouvait sans dévoiler sa présence. Le chef de brigade pencha son long corps, pinça une graminée

entre ses doigts, l'examina, la huma, la fit craquer entre ses dents. Il mit des graines dans sa poche, recommença plus loin, puis il revint vers le fossé où il avait laissé son outil. Il prit la houe et bêcha quelque temps vers le haut du terrain ; puis, après un long moment de cet exercice, il posa la houe, essuya la sueur de son front, mit les poings sur les hanches et leva la tête pour regarder longuement le ciel tout en hochant tristement la tête comme s'il y guettait quelque signe. Il finit par sortir de la parcelle et reprit le chemin en sens inverse, la houe sur l'épaule. Le soleil avait baissé durant toutes ces opérations. Le chef de brigade attendit qu'il eût disparu à sa vue. Il se redressa et détendit ses membres endoloris par la longue attente, puis il marcha vers la parcelle. C'était du blé. Du blé illégal ! Le chef de brigade n'avait pu défricher, sarcler, planter et entretenir ce champ clandestin tout seul. Il existait donc, à Daoya, une clique anti-Parti. Les yeux du secrétaire flamboyèrent et un sourire carnassier fendit son visage. Le chef de brigade n'était pas son ennemi, mais il était son rival dans le lit de la femme qu'il convoitait et maintenant, il pouvait devenir un échelon vers le succès qu'il espérait. La visite du gouverneur de la province, prévue la semaine suivante, était un enjeu de taille. Connaissant son secret, il pourrait manœuvrer le chef de brigade. Le secrétaire ricana. Les succès de la commune populaire dont il était le guide – au sens où Mao Zedong était le guide de la Nation – devaient suffisamment frapper le gouverneur pour que Daoya soit décrétée « village pilote sur la route du socialisme », et que son propre nom soit cité devant Mao. Le secrétaire s'imaginait déjà convoqué à Pékin, partageant les agapes du deuxième cercle, invité aux soirées dansantes du président qui, disait-on, dansait le fox-trot divinement. Il engraisserait, goûterait des mets incroyables, les plats favoris des anciens empereurs, aurait du plaisir avec bien

d'autres maîtresses – et des biens plus belles – que la femme du chef de brigade ! Mais avant cela, il faudrait estomaquer le gouverneur, lui jeter de la poudre aux yeux jusqu'à ce qu'il ne distinguât plus les cailloux du chemin des grains de blé, jusqu'à ce qu'il ne discernât plus la différence entre lui – simple secrétaire du Comité provincial – et un héros socialiste. Il avait quelques idées pour cela.

Le secrétaire ne dort pas de la nuit. Il disposait d'une semaine pour organiser la vie de la commune populaire à l'image d'une grande scène de théâtre dont les villageois seraient les acteurs placés sous sa direction. Le soleil n'était pas encore levé. Il se leva tôt, quitta la petite pièce qu'il occupait seul dans la récente unité d'habitation attenante à la coopérative, traversa la place du village que les chants patriotiques déversés par les haut-parleurs du village n'avaient pas encore éveillé. Il travailla à rédiger des consignes pour la journée, biffa et récrivit des chiffres dans les livres de comptes rendus que le secrétaire du Bureau des céréales lui avait remis à la dernière réunion du Comité, puis le soleil se leva et les haut-parleurs entonnèrent les chants habituels. Les citoyens se dirigèrent bientôt vers la cantine, vaste hangar en périphérie du village, où l'on servait une collation avant que les responsables de brigades de production ne rassemblent leurs effectifs et que tous partent vers les champs. Le secrétaire du Comité provincial quitta son bureau et monta lui aussi vers la cantine. Il fit comme s'il attendait pour faire comme les autres, afin qu'on lui remette un bol et qu'on le lui remplisse, mais il comptait bien qu'on le reconnaisse et qu'on le laisse passer en s'inclinant bien bas ! Il s'installa en effet peu de temps après à la table des responsables divers. Chacun avala religieusement le contenu de son bol. Le secrétaire ayant fini le sien, il posa ses baguettes sur son bol, croisa les doigts

par-dessus, se racla la gorge et donna ses consignes. Un quart d'heure après, les divers responsables ressortaient du hangar avec des mines effarées. Sur la place qui servait d'aire à battre le grain, le moteur du tracteur russe toussa, eut un soubresaut et ronronna. Son conducteur tourna l'énorme volant à fond et fit reculer son engin jusqu'à toucher les bras de la charrette dans laquelle on jetterait les gerbes cueillies sur la parcelle 15. Deux hommes l'y accrochèrent, montèrent sur la charrette et le convoi prit, cahin-caha, le chemin des champs.

Le chef de la brigade de production céréalière restait à discuter avec les différents responsables de brigades de la décision insensée qui venait de leur être communiquée, lorsqu'il vit le secrétaire du Bureau des céréales qui s'éloignait seul vers l'arrière de la coopérative. Il abandonna les autres et le suivit. Oubliant la hiérarchie, il le rejoignit et lui agrippa l'épaule. L'autre se retourna, le regard courroucé.

« Tu es fou ! dit le chef de brigade. Tu sais ce que tu nous demandes ?

— Parfaitement ! répondit le secrétaire. Je demande à ta brigade d'arracher toute la parcelle numéro une et de repiquer les plants aux abords de la voie ferrée côté droit et de replanter, côté gauche, la parcelle numéro deux.

— C'est de la folie ! éclata le chef de brigade. Ces deux parcelles sont déjà trop mûres et le ramassage est prévu pour cette semaine, avant la pluie qui se prépare. Si on repique ces deux parcelles, les plants vont mourir et pourrir sur pied.

— Je dois comprendre que tu ne soutiens pas l'effort révolutionnaire ?

— Quel effort révolutionnaire ? grinça le chef de brigade. Ce travail demanderait la mobilisation de trois brigades au moins pendant trois jours alors que les parcelles de légumes sont déjà trop avancées, et tout ça pour perdre la moitié du grain.

— Tu en fais toute une histoire, reprit le secrétaire d'un ton qu'il s'ingénia à rendre plus calme. Dans quinze jours, nous cueillerons ce grain là où nous l'aurons replanté, et voilà tout.

— Il risque de pleuvoir d'ici là, la rouille va s'y mettre, les épis pourriront, je te préviens ! Et le temps perdu à ce travail inutile mettra les autres cultures en danger !

— Je ne te demande pas de me faire un cours d'agronomie, mais d'obéir à la planification que j'ai mise au point !

— Tu veux que je te dise ce que j'en pense, de ta planification ? Tu veux que le gouverneur voie de beaux épis tout le long des rails quand son train va passer et qu'il croie que notre petite commune populaire produit plus de blé que le reste de la province réunie ! Tu crois que je ne t'ai pas vu falsifier les chiffres du secrétaire du Bureau des céréales ? Tu as tout bonnement rajouté des zéros derrière ses chiffres ! »

Le secrétaire ravala sa colère. C'était un homme qui pouvait se laisser aller à la violence, mais le chef de brigade, tout maigre qu'il était, faisait une tête de plus que lui et ses muscles secs roulaient sous la peau de ses bras.

« C'est bien simple, siffla le secrétaire entre ses dents. Ou tu fais ce que je t'ai demandé, ou je te fais arrêter. Dans tous les cas, tu ferais mieux de préparer ton autocritique ! »

\*

Le jour arriva. Le soleil brillait au-dessus des campagnes et, du milieu des champs qui défilaient derrière la vitre du train spécial, se relevaient parfois les dos de paysans au travail, et des bras s'agitaient brièvement pour saluer l'hôte de marque dans son wagon, puis les hommes se remettaient aussitôt à la besogne. D'après les livres tenus par le secrétaire du Bureau des céréales, des excédents de grain s'entassaient dans les

greniers. La commune populaire où se rendait le gouverneur de la province était en passe d'être déclaré « village pilote » : le secrétaire du Comité provincial avait fait réquisitionner tout le mobilier disponible par les responsables des brigades. Les bols, baguettes, tasses, tables et tabourets avaient été rassemblés et transportés dans le hangar de la coopérative du village pour leur mise en commun, et la « marmite commune » avait été instaurée. Selon les dires du secrétaire du Comité provincial, l'optimisation de la production avait permis de produire un excédent de deux cents tonnes de grain, et cela uniquement sur la commune de Daoya. Ce secrétaire du Comité provincial et ses chefs de brigade méritaient leur avancement si le fait était avéré. En outre, ils avaient commencé à exproprier les paysans de leurs petites fermes pour y établir un jardin d'enfants et une maison de retraite, démolir les maisons pour réutiliser les matériaux et construire une grande unité d'habitation afin de loger les paysans que l'on rassemblerait. Les familles devaient être dans un proche avenir démantelées – les enfants au jardin d'enfants, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre – car Mao Zedong avait expliqué que la famille était un phénomène produit par l'histoire et aujourd'hui appelé à disparaître pour optimiser la production. Si lui-même rapportait ses bons résultats à Pékin, il aurait de l'avancement. Le gouverneur tira sur le bas de ses manches de chemise, souffla sur les boutons de nacre dont il était si fier et les polit l'un après l'autre avec sa manche afin de les faire briller ; puis il se frotta les mains, réjouit du beau temps, des honneurs et des agapes prises sur les excédents que le futur village pilote lui avait certainement préparés pour son arrivée. La locomotive siffla. Le train arrivait en gare. Appeler « gare » le talus qui servait de quai où il n'y avait même pas un panneau pour annoncer Daoya était un peu exagéré, et le secrétaire du Comité provincial avait fait tracer

les caractères formant le nom du village – dont il n'était pas sûr que la graphie fût exacte –, sur une longue bande de tissu plantée par deux piquets à même le talus. Les deux voitures Drapeau rouge de la Commune populaire attendaient derrière le talus sur le chemin creusé d'ornière.

Un petit comité d'accueil s'y était rassemblé. Sur le talus attendaient, outre le secrétaire du Comité provincial, une femme au visage rond, la présidente de la Fédération des femmes de Daoya et son mari, le chef de la brigade de production céréalière, un grand type maigre comme un clou, que sa haute taille rendait dégingandé et qui arborait un visage sinistre. Le gouverneur se demanda pourquoi. Les accompagnaient un petit homme à l'air épuisé, responsable de la cantine, et le secrétaire du Bureau des céréales, l'air contrarié lui aussi. Du wagon spécial aux couleurs de la République de Chine descendirent trois hommes : le gouverneur de la province et deux de ses adjoints. Le gouverneur arborait un sourire engageant et se promettait bien de savoir pourquoi deux de ces individus faisaient si grise mine.

1<sup>ER</sup> MAI 1982

Il pleuvait sur la plus grande place du monde. Cette année, pour la fête du Travail du 1<sup>er</sup> mai, s'épanouissaient des défilés de parapluies en guise de fleurs printanières, mais les visages étincelaient de pluie et de gaieté. En ce premier des trois jours fériés, le rassemblement prévu était dûment encadré près du mausolée de Mao, mort et embaumé depuis près de cinq ans. Bordant la place Tian'anmen à l'est de ce monument, le musée d'Histoire n'était qu'une masse sombre et rectiligne hachurée par l'ondée. Le palais de l'Assemblée du Peuple, austère façade de quatre cents mètres de long garnie de colonnades, lui faisait pendant à l'ouest. Le ciel de cendre était immense. Il écrasait la place.

Abrité sous un grand parapluie noir, Li Jianjia n'avait eu qu'à traverser à pied les *hutongs*<sup>1</sup> de Chongwen et arriver par Qianmen. Des membres de l'armée populaire de libération l'avaient arrêté pour vérifier que ses papiers correspondaient bien au brassard passé sur son biceps gauche avec, en petits

---

1. Pâté de maisons, ruelles du vieux Pékin. (*Toutes les notes sont de l'Auteur.*)

caractères : LI JIANJIA, JUGE DE TRIBUNAL POPULAIRE, DISTRICT DE CHONGWEN. Le soldat avait fait du zèle et l'avait observé sous toutes les coutures avant de le laisser passer. Li était grand et maigre, une lueur d'intelligence brillant dans ses yeux, et c'était comme si le militaire à l'air stupide et buté lui en voulait à cause de ce qu'il y lisait, à cause de ce qu'il n'était pas, à cause de ce qu'il ne serait jamais. Il avait contrôlé les tampons de son *hukou*<sup>1</sup>, mentionnant la fonction de juge du tribunal populaire de Pékin. L'eau gouttait de sa visière et tombait sur les papiers de Li. Le juge n'en avait pas voulu au soldat pour ce contretemps, étant en avance. La cérémonie organisée en l'honneur des petits fonctionnaires comme lui avait lieu à dix heures et serait suivie d'un cocktail. Li ne savait pas très bien ce que le mot « cocktail » pouvait bien désigner. On lui avait expliqué que c'était une habitude occidentale adoptée par le Premier ministre Zhou Enlai après la visite du président américain Nixon et la normalisation des relations avec les USA en 1972, une dizaine d'années plus tôt.

Li n'avait jamais pénétré dans le palais. Tout ce qu'il en savait, il l'avait lu dans les journaux ou les brochures du parti communiste dont il était membre, à l'instar de tout fonctionnaire. Architecture d'influence soviétique, cent cinquante mille mètres carrés, toit plat vert et jaune, trois ailes. L'aile centrale pour les congrès du Parti et la salle de spectacle, l'aile Sud pour les services administratifs du Comité permanent de l'Assemblée; quant à l'aile Nord, il ne savait plus à quoi elle servait – les salons de réception, peut-être. Toute cette masse imposante de béton abritait en ses trois ailes les décisions de la vie politique chinoise. Chaque année s'y tenait la session plénière des députés venus de toutes les provinces.

---

1. Laissez-passer faisant office de papier d'identité.

Jadis, à l'époque féodale que la République populaire de Chine avait mise à bas en 1949, c'était au nord de cette même place, mais bien plus petite à l'époque, que résidaient les foudres du pouvoir. Ces foudres impériales se cachaient derrière les murs rouges de la Cité interdite ; pourtant c'était bien de là, du balcon de la porte de la Paix céleste et devant le peuple rassemblé sur la place Tian'anmen, que la voix chevrotante de Mao Zedong avait proclamé la République. Le siège du pouvoir s'était déplacé du nord vers l'ouest de la place, mais Tian'anmen symbolisait toujours le centre des centres, le cœur des cœurs de la Chine, et le cercueil de Mao était le cœur de ce centre.

Li Jianjia ralentit le pas, n'osant s'avouer qu'il avait peur de monter les marches. Il leva les yeux vers le bâtiment. Les drapeaux rouges couronnant le fronton pendaient, mornes, sous la pluie.

\*

Au bas des marches, un cordon militaire vérifiait les *hukous* derrière des barrières escamotables. Li s'approcha, cala son parapluie sous le bras et sortit encore une fois le carnet, le tendit. Ses plus beaux vêtements – une veste noire qu'il gardait pour les procès d'importance – serait mouillée et il s'en inquiétait. Le soldat au visage dur et anguleux comme une pierre se mouillait lui aussi ; mais qui, au sein des unités de l'APL<sup>1</sup>, irait avouer qu'il craignait l'eau ? Il lui indiqua d'un geste le haut des marches. Un cordon guidait les petits fonctionnaires de justice, les cantonnant sur le côté du gigantesque escalier, vers l'entrée la plus à gauche. Li leva

---

1. Armée populaire de libération.

les yeux et aperçut, tout en haut, des affiches rouges et des hommes en costume plantés à l'entrée sans parvenir à lire les caractères du panneau. Sa vue avait baissé et il avait beau plisser les yeux, il n'y voyait rien de si loin. Il rangea le carnet dans sa poche de poitrine, releva le parapluie et, baissant la tête, commença à monter les vastes degrés. D'autres se pressaient comme lui vers le parvis abrité de ses colonnes plus hautes qu'une grue de chantier.

Il reconnut dans le comité qui attendait au sommet des marches un vieux président de la Cour auquel il avait eu affaire ; mais celui-ci, sans faire mine de le reconnaître, contrôla à nouveau les documents de Li, vérifia sur la liste des invités et lui donna un carton sur lequel étaient inscrits son nom, son échelon administratif et un numéro de place. Il n'avait qu'à suivre la direction indiquée sur un petit écriteau sur pied posé dans le hall si grand que les voix s'y perdaient.

Il avança sur le sol de marbre jaune, poli comme un miroir. Le bruit de la pluie, l'air humide, les odeurs de la ville s'effacèrent. En suivant le cordon, il arriva au bout du hall : à gauche, une porte ouverte. Baissant les yeux, il vit que le bas de ses pantalons était passablement mouillé et il fronça les sourcils. Il allait avoir froid aux pieds toute la matinée et, de surcroît, être reçu au palais du Peuple avec des pantalons tachés...

« Juge Li ! Li Jianjia ! »

Le juge se retourna. Un homme de taille moyenne montait vers lui, affublé d'une veste de coton bleue taillée à la mode officielle et boutonnée jusqu'en haut. Il ferma son parapluie, le secoua, le glissa sous son bras, puis ôta sa casquette. Ses cheveux en brosse grisonnaient.

« San Qiao ! s'écria Li en faisant un pas vers celui qui l'avait interpellé.

— Tous ces jours de beau temps et cette pluie justement aujourd'hui, ce n'est pas de bon augure, dit San en pointant un doigt vers le ciel inclément.

— Tes pantalons aussi sont mouillés, remarqua Li en pointant le sien vers les pieds de son collègue.

— Je me suis fait déposer par le fils du directeur du zoo qui possède une voiture privée et qui habite dans ma rue, mais la circulation sur Jianguomen est fermée aujourd'hui et j'ai dû traverser la place à pied. »

Li songea au district dans lequel San faisait office de juge : il passait pour un quartier tranquille dont la particularité était d'abriter le zoo.

« Tu as toujours su faire jouer tes relations, pointa Li : *Est sage celui qui connaît les autres.* Alors ? Quelles affaires se trament dans le district de Haidian ? Les animaux du zoo t'en font voir ?

— Aya ! Li Jianjia, tu ne crois pas si bien dire ! Mais je te raconterai ça plus tard. Entrons. »

Ils passèrent la porte d'une vaste salle. Une banderole rouge au fond annonçait : HONORONS ET RESPECTONS NOS CAMARADES DÉFENSEURS DU PEUPLE.

« Ha ! Je crois que c'est bien pour nous ! » fit San d'un air réjoui.

Les hautes fenêtres ouvrant sur la place Tian'anmen éclairaient la salle rectangulaire d'un jour gris. Deux rangées de colonnes de marbre soutenaient un faux plafond à encorbellements d'où pendait un lustre qui semblait aussi lourd qu'un tracteur. Les deux hommes s'approchèrent. Une dizaine de personnes s'y trouvaient déjà, en avance comme eux et qui discutaient, l'air gêné. Li en reconnut deux ou trois de même échelon, mais n'alla pas vers eux. Il avait honte de son pantalon mouillé, de ses chaussures qui prenaient l'eau et qui laissaient des traces marécageuses sur le tapis rouge où les pieds s'enfonçaient.

« Cherchons nos places, Li. Il y a une sorte de banquet à la fin et je ne veux pas être le dernier à être servi, dit San.

— Je crois, précisa Li, que c'est un cocktail, et je ne suis pas sûr que ça nous plaise !

— C'est quoi, un cocktail ?

— Aya ! Je ne sais pas très bien. Un truc américain. Mais tu as raison. Allons chercher nos places. »

Ils avancèrent parmi les tables aux nappes vertes alignées en examinant les numéros. De nombreuses traces de pas humides jonchaient déjà l'épaisse moquette rouge vermillon. Au milieu de chaque table trônait en caractères dorés le nom des districts de Pékin, et celui des différents personnels de justice afférents.

« Voilà ma table », dit San.

Li cherchait des yeux celle de son district. Un collègue qu'il connaissait de vue le reconnut et lui fit un salut de la tête. Li déchiffra JUGE PAN GUILIN, DISTRICT DE DAXIN sur son brassard quand il fut assez près de lui. Li lui sourit et s'inclina à son tour.

« Il va y avoir un discours du vice-président de la Cour suprême, dit Pan.

— Il paraît qu'il sera en retard », avança un homme qui s'appuyait sur une canne en bambou et dont le brassard n'était pas visible.

Pan leva la tête avec l'air contrarié de celui qui est coincé dans un bus en panne à l'heure du repas.

« Ne peut-on recevoir des amuse-gueule en attendant ? fit-il.

— Tu penses bien que non, répliqua San. Nous, juges et procureurs de base, devons attendre pour manger que la hiérarchie ait déjà la bouche pleine. Nous aurons un verre d'alcool tout au plus... ou bien du thé, si l'attente s'éternise ! »

Li commençait à avoir froid aux pieds. Sûr qu'il allait attraper mal ! Il se retourna vers San qui lorgnait les bouteilles sur la table placée sous la banderole. Personne n'osait s'en approcher.

« San Qiao, tu m'as dit tout à l'heure avoir des problèmes avec le zoo, dit Li.

— Ha ! Ne m'en parle pas ! se lamenta San en quittant des yeux la table prometteuse. Justement, le directeur du zoo est inculpé pour négligence et c'est moi qui dois statuer. Rends-toi compte : le père du jeune homme qui a une voiture et qui me dépanne quand je dois me déplacer !

— Tu n'as qu'à demander au président de la Cour populaire suprême de déclarer la Cour de base incompétente, dit Li en haussant les épaules.

— C'est que le fils du directeur n'arrête pas de me faire des petits cadeaux, et il est toujours là quand j'ai besoin de me déplacer. Quant au président de la Cour populaire suprême...

— Ce dont tu me parles porte un nom, dit Li, et tu connais le thème de la campagne en vogue ?

— Je n'appelle pas ça de la corruption, *lao* Li<sup>1</sup>. C'est juste de l'entraide, se défendit Pan.

— Jouer sur les mots ne te sauvera pas si tu tombes sous le coup d'une enquête administrative !

— Écoute, Li Jianjia, c'est une histoire invraisemblable. Deux des pandas du zoo ont été égorgés et on leur a ouvert le ventre. La Sécurité publique n'a pas trouvé de coupables : dès lors, elle se retourne vers le directeur.

— La Sécurité publique n'a trouvé aucun indice ? » fit Li en écarquillant les yeux.

---

1. On trouvera souvent le nom des personnages précédés de « *lao* » ou de « *xiao* », respectivement « vieux » et « jeune », façon courante et familière de s'adresser à une connaissance proche en fonction de son propre âge.

San haussa les épaules.

« Rien ! Au matin, le gars qui les nourrit a trouvé les deux pandas éventrés dans leur enclos, égorgés et le ventre ouvert.

— Tous les deux de la même façon ?

— Non. Le premier, il y a une quinzaine de jours, et le second, avant-hier : mais ils ont été tués de la même manière.

— La Sécurité publique a fait procéder à une autopsie ?

— *Lao Li*, tu plaisantes ! Les autopsies, c'est que pour les hommes.

— Mais qu'ont fait les agents dans ce cas ?

— Ils ont interrogé les soigneurs et les nourrisseurs. Les interrogatoires n'ont rien donné. On a pu établir des alibis pour chacun en fonction de leurs tournées.

— Donc, les corps des animaux ont été incinérés, je présume, conclut sombrement Li.

— Le second pas encore, répondit San avec une moue dubitative. Il attend dans la salle d'incinération.

— C'est pourtant simple ! Voilà ce que tu dois faire : ordonne qu'on n'incinère pas le corps et demande au président de la Cour populaire suprême qu'il fasse une requête pour autopsier le panda.

— Mais... »

Li se mit à danser d'un pied sur l'autre. Toute cette flotte qui avait choisi ce jour pour tomber lui avait donné envie de pisser.

« Je passerai te voir chez toi cette après-midi et tu m'emmèneras au zoo, dit-il.

— Si tu trouves cette histoire simple et que tu m'aides à disculper le directeur, je te promets que le fils te conduira où tu voudras avec sa voiture. »

Li secoua la tête.

« Excuse-moi, *lao San*, dit Li, mais il faut que je me rende au petit coin. »

San Qiao leva les sourcils et un sourire se dessina sur ses lèvres.

« Si tu arrives à les trouver ! »

Li tourna la tête à la recherche d'une porte et des deux caractères qui signalent les W.-C. et, ne voyant rien, il se dirigea vers la sortie. Derrière lui, le grand hall répandait la clarté blafarde du parvis du bâtiment où s'entassaient toujours des personnalités. Il s'enfonça dans le couloir. Se présentaient d'autres portes hautes comme deux fois celle du portail du *sibeyuan*<sup>1</sup> de la rue de la Victoire prolétarienne qu'il occupait avec sa femme et sa fille, mais toutes étaient closes et il n'osa en pousser aucune. Au fond du couloir, il découvrit un vaste escalier qu'il gravit. Un autre couloir semblable à celui qu'il avait quitté se présenta, et toujours pas de panneau TOILETTES. Parvenu à un embranchement, il remarqua sur la droite une plaque indiquant des bureaux administratifs dont les portes étaient fermées. Il ne vit et n'entendit personne. La fête du Travail jetait tout le personnel hors des bureaux. Li prit l'autre côté, qui s'ouvrait par un panneau désignant les salles de réunion estampillées du nom de la province à laquelle chacune était dévolue. Il passa devant des salles URBANISATION, TRANSPORTS, COMMUNICATIONS, mais toujours pas W.-C. Au fond, un autre escalier. Il le prit et déboucha encore sur un couloir dont les hautes fenêtres carrées laissaient voir le haut des arbres et les *hutongs* du côté ouest, opposé à la place. La pluie morne et obstinée arrosait toujours les vitres. L'envie lui pressait l'entrejambe, mais il ne voulait pas refaire le chemin inverse bredouille ! Quant à pisser contre un mur comme d'autres l'auraient fait, sa pudeur le lui interdisait. Il déboucha

---

1. Maisons traditionnelles du vieux Pékin, construites en brique, sans étages et entourant une ou plusieurs cours.

dans une salle rectangulaire, vaste et aveugle. Des rouleaux de peintures et de calligraphies s'entassaient sur une grande table de bois laqué, de grands sous-verre protégeant des lavis d'encre de chine anciens s'appuyaient aux murs. Il reconnut de la poésie ancienne, des paysages « Montagnes et eaux », Li Po, Du Fu et d'autres, inconnus de lui. Une grande peinture. Un tigre à l'air furibond, dévorant un singe, contre le mur du fond à côté de l'embrasement d'une porte qui donnait sur un autre couloir. Il s'avança. Le couloir de l'autre côté révélait des dalles de marbre dont la protection – une moquette rouge vermillon – avait été arrachée. Les murs avaient été grattés au racleur sur toute la longueur du couloir et du matériel de peinture et de menuiserie traînait parmi les morceaux de stuc démolis, des tubes au néon à même le sol, fils dressés comme des griffes vers le plafond. Une partie en réfection, à ce qu'il semblait. Des portes fermées encore et sur le côté droit, une ouverture sans porte. Li s'avança et, dans la pénombre du réduit, il reconnut une cuvette de W.-C. à l'occidentale. Il défit sa braguette et s'y précipita pour se soulager en poussant un soupir de satisfaction. En sortant, il respirait plus librement, mais l'idée du trajet à parcourir pour retrouver le rez-de-chaussée lui fit froncer les sourcils. Après la grande salle des peintures entreposées, fallait-il prendre à gauche ou à droite ? Il se maudit de ne pas avoir, dans sa précipitation, mieux examiné son parcours. C'est alors qu'il lui sembla percevoir un gémissement étouffé. Ça n'avait été qu'un souffle, mais l'angoisse le prit. Ridicule de penser soudain aux fantômes ! La société nouvelle avait combattu avec acharnement les vieilles superstitions féodales et voilà que, lui, un homme nouveau selon les critères de la Chine nouvelle, avait peur d'un bruit qu'il avait cru entendre ! Il tendit l'oreille, sûr de son imbécillité mais, à nouveau, il crut percevoir un son. Cette fois, c'était plutôt un râle. Il s'approcha de chaque

porte, tendant l'oreille, mais rien ! Il passait le chambranle de la grande salle des peintures quand il entendit un raclement insistant puis un faible râle. Ses cheveux se dressèrent sur la tête et il fit bond en avant, puis se retourna. Le couloir en réfection n'avait pas changé, mais il avait peur maintenant. Un bruit de pas de l'autre côté de la salle le fit sursauter. Un jeune garde en uniforme de l'APL venait vers lui.

« Camarade Li ? dit-il. Vous n'êtes pas autorisé à pénétrer dans cette partie du bâtiment ! »

Li marcha vers lui. Il ne pouvait contraindre ce sentiment d'être en faute alors que sa seule erreur était de s'être égaré en cherchant les W.-C.

« Je me suis perdu en cherchant les toilettes, dit-il bêtement.  
— On vous cherche partout en bas. Vous retardez la réunion. »

Dans le dédale des couloirs et des escaliers, Li retrouva bientôt l'odeur de la pluie et des moquettes champouinées. Le brouhaha du grand hall et la lumière blafarde de la place Tian'anmen. Il entra dans la salle pendant que le soldat se plaçait à l'entrée, côté couloir.

« ... L'indépendance judiciaire posait des problèmes délicats, disait l'orateur. La Constitution de 1954 affirmait que les tribunaux populaires procèdent de façon indépendante et n'obéissent qu'à la loi. La loi de 1979 le réaffirmait et la Constitution de cette année déclare que les tribunaux populaires procèdent de façon indépendante et ne souffrent aucune ingérence des organes administratifs, des groupements sociaux ou des individus. »

Quelques regards se tournèrent vers Li, désapprobateurs, contents au fond d'être les bons élèves, ceux qui font le sel du socialisme, qui ne faillissent pas et sont fidèles, ceux plutôt qui n'ont pas eu la malchance de se faire remarquer. « La spécificité

des travailleurs de la loi... » La voix du vice-président chevrotait à la mode Mao. Penaud, Li s'avança vers sa table, vint se placer derrière sa chaise et, debout, fit semblant d'écouter le discours du vice-président de la Cour suprême, mais son esprit était ailleurs. Il était resté dans ce couloir où quelqu'un gémissait à fendre l'âme ; puis arriva le moment du fameux cocktail qui le sortit de ses rêves éveillés. On servit des crêpes farcies et même des sauterelles grillées à la mode du Sud, mais Li n'avait pas la tête aux réjouissances.

\*

Il y avait eu un orage dans la nuit et la pluie tombait toujours. L'agent de Sécurité publique Peng Yetai tournait en rond dans le petit appartement du troisième étage qu'il occupait avec sa femme et son fils. C'était un homme corpulent dont l'énergie vitale demandait des gages à l'exercice physique. Il avait renoncé à sa sortie matinale à cause du mauvais temps. Toute la famille était rassemblée dans la cuisine. En fredonnant des airs de l'Opéra de Pékin, sa femme préparait des légumes sur un journal pendant que la pâte à raviolis reposait sous un torchon, son fils faisait ses devoirs sur l'autre coin de la table et le policier tournait en rond en passant devant la fenêtre derrière laquelle le ciel gris se déversait sur la rue. Ce jour férié dont il ne pourrait profiter à cause des intempéries, sa femme et son fils qui encombraient l'espace réduit de la cuisine, tout l'horripilait, en particulier les miaulements de chat que sa femme produisait tout en préparant les *jiaozis*. Sa récente passion pour le chant d'opéra la faisait arriver tard deux ou trois soirs par semaine. Elle chantait avec des amies dans un local prêté par sa *danwei*<sup>1</sup>

---

1. Unité de travail.

et Peng devait préparer le repas, ce qui n'était pas de son goût car, les plats, il préférait les manger que les faire !

« Tant pis pour la pluie, déclara-t-il à la cantonade. Je sors ! »

Les deux autres levèrent à peine la tête. Peng enfila son manteau, prit un parapluie et claqua la porte. Peng vivait d'habitudes. Les jours vacants, il les passait à se promener dans les rues, saluer les connaissances, aller jouer au mah-jong dans le parc du Temple du Ciel, rentrer en pensant au repas qu'avait préparé Songlin, sa femme : mais aujourd'hui, bernique ! Les rues étaient désertes. À croire que les gens allaient passer la journée à dormir chez eux. En désespoir de cause, il avait décidé de passer voir Li Jianjia pour discuter le bout de gras mais, sachant que celui-ci était convié pour la matinée à une sorte de réunion ou de réception à l'intention du personnel des instances judiciaires, il ne pourrait le voir que dans l'après-midi. Il descendit l'avenue Qianmen. Ses bas de pantalon étaient déjà trempés. Il s'était promis de ne pas penser au corps de l'individu découvert la veille dans une ruelle. On l'avait transporté à la morgue de l'hôpital. À défaut d'autre chose, marcher lui donnerait de l'appétit et il pensait aux *jiaozis* fameux que Songlin préparait pour les fêtes comme celle d'aujourd'hui ; mais la pensée du corps découvert la veille s'insinuait dans cette heureuse perspective. Peng était gras à défaut d'être gros, et son embonpoint était plutôt un sujet de fierté que de honte. Le corps qu'ils avaient découvert hier au cours d'une ronde à vélo, son coéquipier et lui, était d'une maigreur à faire peur. Le ventre, par contre, était hideusement gonflé et l'image le poursuivait, le hantait, en bref lui gâchait l'idée du bon repas qui l'attendait. Il y repensait encore et encore. Ils roulaient côte à côte dans les *hutongs* près de la gare et étaient tombés sur ce type allongé sur le côté, contre un long mur de briques. Ils l'avaient cru saoul, endormi ou en

coma éthylique. Ils avaient adossé les vélos au mur, s'étaient approchés, l'avaient appelé, mais l'homme n'avait pas bougé. Il était mal fagoté dans des vêtements qui semblaient ne pas lui appartenir – trop grands, pantalons trop courts, chemise et veste mal boutonnées. Sans doute un de ces *minggongs*<sup>1</sup> qui traînent près de la gare centrale à la recherche d'un boulot au noir, ou à défaut de quelque mauvais coup. Mu, le coéquipier de Peng, avait donné un coup de pied dans la chaussure gauche de l'individu en faisant « Hé ! » assez fort pour être entendu du bout de la rue. Le type n'avait pas bougé et Mu avait recommencé, sans résultat. Il s'était penché et l'avait retourné sur le dos avec répugnance.

« Peng, qu'est-ce que tu dis de ça ? On dirait qu'il est mort. »

Peng s'était penché à son tour. Le type était d'une maigreur à faire peur, émacié, des taches décolorées sur la face, les paupières rouge sang, des lèvres exsangues ouvrant sur une bouche où les dents manquantes semblaient récemment tombées. Peng et Mu se reculèrent. « Merde ! » dirent-ils ensemble.

Peng était resté pour garder le corps pendant que Mu remontait sur sa bicyclette et partait au commissariat pour demander une fourgonnette et transporter le mort à l'hôpital, selon la procédure. Peng en avait profité pour faire les premières constatations. Il avait dominé son dégoût et avait appliqué deux doigts sur la carotide du macchabée pour s'assurer qu'il était bien mort, puis avait entrepris de fouiller ses poches à la recherche de son *bukou* ou de quelque chose qui permettrait de l'identifier, mais les poches étaient vides. Plus vides qu'un bol renversé. Peng avait tiqué. Il n'était pas naturel d'avoir les poches si désespérément vides ! Même si on l'avait détrossé, il aurait dû trouver un bout de papier, une

---

1. Migrants illégaux des campagnes.

clé, un bout de crayon, un morceau de ficelle, quelque chose, quoi ! Mais là, pas même une rognure d'ongle. Ça allait être coton de l'identifier, celui-là !

Peng fronça les sourcils. Ce n'était pas son genre de se laisser envahir par le travail. Le corps resterait dans le frigo pendant les trois jours fériés et il le retrouverait après. L'examen succinct qu'il avait effectué dans la rue n'avait pas révélé de blessure. L'inconnu était peut-être mort de sa belle mort dans la rue. À quoi bon y penser ? Il fallait attendre l'examen complet du légiste pour savoir si la Sécurité publique devait ouvrir une enquête ou pas. *Mais non*, se dit Peng, *il y aura enquête, au moins pour découvrir l'identité et savoir ce qu'il faisait là*. Puisque Mu et lui avaient trouvé le corps, ce serait à eux de chercher. Ils seraient dispensés des rondes, mais devraient frapper à toutes les portes de la rue pour savoir si quelqu'un le connaissait. Peng s'imagina tendre le portrait que le photographe de la morgue tirerait du cadavre aux petits vieux et aux petites vieilles du quartier. Quelle poisse !

Peng secoua la tête pour chasser ces souvenirs de la veille. Il regarda sa montre : encore trop tôt pour le repas, et ses pantalons étaient mouillés maintenant. Ses chaussures prenaient l'eau, elles aussi. Il décida de rentrer. Il retournerait dehors cette après-midi, dans l'espoir de raconter cette histoire à Li. Ce dernier avait toujours de bonnes idées. Peut-être pourrait-il l'aider à découvrir qui était cet individu qui, il devait se l'avouer, lui gâchait ce jour férié.

\*

Li Jianjia quitta le palais du Peuple vers une heure. La pluie avait cessé. Tout brillait comme un miroir sombre, mais le ciel commençait à se trouer de timides ouvertures

bleues. Il avait plié le parapluie et le tenait à la main, s'en aidant comme d'une canne. Le bas de ses pantalons claquait comme du linge mouillé sur ses chevilles à chacun de ses pas. Il s'arrêta au beau milieu de l'avenue alors qu'il était en train de la traverser et éternua bruyamment. Un léger mal de tête lui taraudait les tempes. Il mit le parapluie sous son aisselle, boucha d'un doigt la narine gauche, souffla puissamment par la droite à la manière des paysans, moucha de la même manière la narine gauche et reprit sa traversée en papillonnant des yeux. Il bifurqua dans sa ruelle, passa sous le porche d'entrée du *sibeyuan*. La cour carrée dégouttait de pluie. Les fenêtres des appartements voisins laissaient filtrer une lumière jaunâtre, le jour assombri par les intempéries ne permettant pas de se contenter de la lumière naturelle. Il poussa sa porte. Xiaoyun et Xiaoyu avaient dîné et son bol et ses baguettes attendaient, solitaires sous l'ampoule électrique qui jetait son cercle lumineux sur la table. Xiaoyu jouait dans le petit réduit qui lui servait de chambre et Xiaoyun lisait *le Quotidien du Peuple*. Elle posa ses lunettes et sourit en voyant entrer son mari.

« Alors ? Comment était-ce ? demanda-t-elle en allumant le réchaud pour chauffer le wok.

— Barbant, comme tu imagines, dit Li. Et j'ai attrapé un rhume. Mais ne fait pas chauffer le repas. Le cocktail dont je t'avais parlé, c'est boire de l'alcool et manger des *xiaofan* en bavardant de choses et d'autres et je n'ai plus faim. Je suis juste repassé à la maison pour t'avertir que je m'absente pour aller discuter du problème posé à un collègue.

— Ah ? fit Xiaoyun, déçue. Et qui est ce collègue ?

— San Qiao, qui travaille dans le district de Haidian. »

Li vit la déception s'imprimer sur le joli visage de sa femme. Il se sentit confus, mais il avait promis.

« C'est celui du zoo, n'est-ce pas ? demanda Xiaoyun.

— C'est bien ça. Et c'est précisément au zoo que nous allons aller.

— Tu ferais bien de mettre un autre pantalon et de prendre un thé bien chaud avant de repartir !

— Va pour le thé brûlant ! »

Xiaoyun sourit et enleva la bouilloire du réchaud à charbon pour en servir un bol au juge.

— Aya ! fit-elle soudain. Et si tu amenais Xiaoyu ? Ça lui ferait une sortie. »

Li avait mal manœuvré, il s'en rendait compte. Amener la petite, il aurait bien voulu, mais elle allait s'ennuyer s'il se mettait à discuter justice avec San et surtout, il était impossible qu'elle voit les pandas éventrés. Il cacha cependant ses sentiments.

« Je ne suis pas sûr que nous verrons les animaux... avança-t-il.

— Je ne compte pas sortir, plaida Xiaoyun. Ce temps me rend triste et je crains que la petite ne s'ennuie. Puisque tu tiens tant à bouger, prends-la avec toi, s'il te plaît. »

Li hésita un instant, prit une mine embarrassée et conclut : « D'accord ! Si elle veut, je l'emmène, mais il faudra qu'elle soit polie et obéissante.

— Nous l'avons bien élevée, dit Xiaoyun, comment ne le serait-elle pas ? »

Le juge eut une moue énigmatique que sa femme ne releva pas. Un quart d'heure plus tard, ils étaient dehors. La petite avait un parapluie rouge sous le bras, une veste matelassée qui n'était plus de saison en théorie et un sourire conquérant sur les lèvres.

Pour la fête du Travail, il n'y avait pas de métro. Ils marchèrent une heure d'un bon pas avant de se trouver dans l'avenue où habitait San. C'était un immeuble en retrait de la rue, et le